



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

La nomenclature des nouveautés qui se trouvent aux magasins Sainte-Anne a fait connaître le genre de mode qui doit dominer dans les étoffes d'hiver. Avec un goût non moins heureux, une recherche et une variété dignes de sa réputation, la maison de M. Burty, rue Richelieu, offre en nouveaux tissus et en dessins tout ce que peuvent désirer la plus stricte élégance et les caprices les plus exigeants de la coquetterie. Là se trouve un assortiment de soieries unies, peintes, ouvragées, etc., propres à tous les genres de toilettes, et qui ont l'avantage de n'être répétées dans aucun autre magasin de Paris. Les gazes et tissus pour robes de bal y sont dans un goût parfait. Nous reviendrons plus en détail sur tous ces articles qui, à la rentrée de la campagne et à l'approche des fêtes d'hiver, auront acquis leur plus haut degré d'intérêt.

— Il est toutefois tems de rappeler aux femmes élégantes qui déjà s'occupent des préparatifs de toilettes pour la nouvelle saison, il est tems, pensons-nous, de rappeler leurs choix, pour tout ce qui est coupes nouvelles et formes élégantes, sur la maison de M. Popelard, rue Neuve Vivienne, n^o 3, qui chaque année excelle dans des confections de manteaux tout-à-fait *à part* des formes que l'on voit partout. Les collets, les pélerines, les manches, tout cela prend, sous la coupe de la maison que nous citons, un genre et un aspect qui ne saurait se confondre avec la multitude des manteaux que l'on voit porter à tout le monde. C'est un privilège heureux que celui de pouvoir se distinguer au milieu d'une mode générale, et M. Popelard a jusqu'ici parfaitement réussi à procurer cet avantage. Il ne s'est pas moins distingué pour les robes de bals et de soirées, auxquelles il sait adapter, avec goût, les formes et les enjolivemens

les plus gracieux, sans jamais être lourds ou affectés, nuances très-déliées à saisir pour les toilettes compliquées, et qui distinguent la véritable élégance. Les nombreuses commandes faites à cette maison, tant par les personnes de Paris que par les étrangers, attestent du reste sa supériorité en ce genre.

— On commence à voir des chapeaux en satin. Les formes resteront petites cet hiver; les fleurs de saison vont se maintenir jusqu'à l'apparition des plumes ou des ornemens en velours. Il faut encore quelques jours pour que le nouveau genre de mode que l'on doit adopter soit assez marqué pour l'indiquer sans crainte d'erreur. Une première innovation n'est pas toujours celle qui a la vogue, et nous croyons, dans l'intérêt de nos abonnées, de ne leur annoncer une mode que quand elle est décidément prise.

— Les petits bonnets sont toujours une manie, même chez les plus jeunes femmes qui, pendant une partie de la journée, se plaisent à ensevelir leur chevelure de seize ou vingt ans sous des dentelles et des mousselines brodées; il est vrai qu'on en dégage beaucoup les formes. Les garnitures sont basses et jetées assez en arrière, afin de laisser le front à découvert, ce qui, joint au fond qui est très-petit, forme une coiffure assez légère.

— Un charmant petit bonnet était en tulle noir, couvert d'un petit semé brodé en soie plate vert-chou; il était doublé en gaze verte; au bord, une ruche de tulle découpée en dents minces et pointues, ce qui formait une garniture très-légère; elle était soutenue par une demi-couronne de rubans verts découpés en feuillage. D'autres bouts de ruban, découpés de la même manière, formaient une double aigrette placée sur le côté, au-dessus de la garniture. Cette aigrette, étant séparée au milieu par une attache de ruban, avait une de ses moitiés qui remontait au-dessus de la tête en s'inclinant un peu vers le front; l'autre partie descendait sur l'oreille.

— Comme fantaisie, on voit de jeunes femmes porter, lorsqu'elles sont coiffées en cheveux, un tour de blonde ruchée, qu'elles placent en manière de petits bonnets. Ce genre s'adoptait depuis longtemps pour remplacer les bonnets sous les chapeaux; mais ce qui le distingue aujourd'hui, ce sont les ornemens de rubans qu'on y adapte. Ainsi, entre les plis d'une blonde très-légère, froncée en coquille, vous voyez des bouts de rubans de gaze rose découpés, qui rendent la garniture aussi fraîche et aussi légère qu'une guirlande de bal. On en fait aussi sans blonde, et seulement composés de rubans découpés et ruchés, les uns en chicorée, les autres offrant une double rangée de feuillages qui retombe graduellement l'une sur l'autre comme une garniture. Pour la rendre plus élégante, on peut adjoindre à cette coiffure des bouts de rubans formant nœud ou aigrette, que l'on place sur le côté ou en arrière de la tête. Il est très-joli de séparer ce nœud au milieu par une tresse de cheveux.

— Les petits sacs dits *Châtelaines*, dont nous avons donné dernièrement le modèle, commencent à se généraliser. On les pend à sa ceinture, au moyen d'un élégant crochet d'or, d'émail, de jais ou d'acier. Ce crochet retient deux chaînes qui soutiennent de chaque côté le petit sac, qui est fermé par une serrure ou par une coulisse. La plus grande partie est fermée par une petite cordelière de soie, terminée aux bouts par deux glands qui retombent de chaque côté; une cordelière plus grosse suspend le sac, au moyen du crochet qui est à la ceinture. Ces châtelaines peuvent se faire de mille manières, en satin noir brodé en couleur, en velours garni en dentelle, en blonde noire doublée en soie rose. Dans une corbeille de noce, nous avons vu, ces jours-ci, placer une châtelaine en velours vert, entourée d'une petite guirlande brodée en or; au milieu, un riche écusson dans lequel était brodé le chiffre de la personne à laquelle elle

devait appartenir ; aux deux coins, deux jolis glands d'or ; la serrure, les coins et le crochet étaient en or bruni, avec des enjolivemens d'émail. M. Bourguignon, passage de l'Opéra, fait dans ce genre de très-jolies montures. Une châtelaine doit offrir tout juste de quoi contenir un mouchoir de batiste, une bourse, quelques cartes de visite, et peut-être quelquefois la petite clef d'un trésor.

— Nous avons pensé pouvoir observer aux courses de chevaux quelques costumes d'amazones qui eussent offert un peu de nouveauté ; mais les femmes se sont timidement renfermées dans les tribunes, très-simplement parées de leurs toilettes de ville. La hardiesse des Anglaises ne s'est pas encore communiquée dans notre monde, et il paraît que nous leur abandonnons la suprématie pour toutes les grâces de l'équitation. Du reste, les courses du Champ-de-Mars sont restées jusqu'à présent d'une tranquillité et d'un froid qui sont loin de répondre à l'exaltation que nous apportons dans les autres plaisirs. C'est une solennité que nous abandonnons à nos voisins, dont l'enthousiasme et l'activité nous surpassent trop sur ce point. Le Champ-de-Mars restera froid et monotone devant les fêtes toutes nationales de New-Market, semées de milliers de spectateurs, et où s'agitent tant de passions, d'intrigues et d'intérêts de fortune et d'amour-propre.

— Depuis que les concerts d'été des Champs-Élysées ont pris leurs quartiers d'hiver dans la salle du Vauxhall, la mode est apparue plus simple et plus modeste dans ce nouveau cercle musical. Nous n'en parlerons donc que dans l'intérêt de l'art, qui fait bien de répandre dans toutes les classes le goût de la bonne musique. Mais le monde élégant n'est plus attiré par cette harmonie emmurillée, comme il l'était par les sons suaves et mélodieux qui s'échappaient sous les vastes ombrages des Champs-Élysées. Là, nous apercevions tout ce que l'été avait pu

conservé de beauté et d'élégance dans l'enceinte de Paris, on pouvait y juger la mode, et nous pensons que l'épreuve a été trop heureuse aux entrepreneurs et trop avantageuse au public pour ne pas la voir recommencer dans les années suivantes.

MODES D'HOMMES.

Chaque renouvellement de saison voit toujours éclore, au magasin de *Jean de Bourgogne*, galerie de Valois, quelque nouvel article dont la mode s'empresse de signaler le bon goût. Tantôt ce sont des robes de chambre à larges et riches brocards, damassées à l'antique, offertes aux habitudes confortables de nos fashionables ; une autre fois, de délicieux et galans manteaux de dames ; c'est le tour, aujourd'hui, des gilets habillés pour bals et soirées.

M. Blanc vient de faire établir à Lyon un genre de gilet unique, qui surpasse assurément en élégance et en beauté tout ce qu'on a fait jusqu'à présent ; le fabricant ayant pris l'engagement de n'en livrer, cet hiver, qu'à cette seule maison, ce n'est qu'à *Jean de Bourgogne* qu'on pourra trouver ces jolis gilets.

Sans entrer dans une longue explication qui ne donnerait qu'une idée imparfaite de cette nouveauté, nous nous contenterons de dire que le fond de ces gilets est en satin fort avec un seul bouquet broché en velours partant de la pointe, et contournant sa tige sur la poitrine, une guirlande de fleurs jetée avec grâce sur le schall ou collet, et rappelant le bouquet principal, prête à tout l'ensemble une élégance du meilleur goût.

Nous nous plaisons à signaler ces charmans gilets aux personnes qui se distinguent par leur toilette recherchée ; elles nous sauront gré de leur avoir indiqué le bel établissement de M. Blanc, Palais-Royal, n° 159.

— Nous empruntons à un journal qui

est ordinairement au courant des modes, l'article ci-après :

« Nous avons remarqué que nos jeunes fashionables portent des chapeaux qui se distinguent des autres par un genre tout-à-fait nouveau et élégant. Nous sommes remontés à la source de cette nouveauté du jour, et il nous a été dit que ces chapeaux ne se trouvent que chez M. GIBUS, place des Victoires. Aussi ce commerçant fixait-il la mode à ce sujet, et jouit-il d'une vogue soutenue.

JOURNAL

D'UN ENTHOUSIASTE.

Qu'est-ce qu'un fou?... Un fou est un homme dont la manière de voir et de sentir diffère absolument, sur un ou plusieurs points, de celle du reste de l'espèce humaine. En ce cas, je suis fou, et ne demande au lecteur que quelques pages pour le lui prouver.

En 1831 j'habitais Rome ; le gouvernement français m'y avait envoyé sous prétexte d'y étudier les chefs-d'œuvre de l'art musical. Lyon, Châlons, Auxerre, offrent les mêmes ressources sous ce rapport que la capitale du monde chrétien ; mais c'est l'usage, respectons le décret académique, et qu'il n'en soit plus question. Oh ! que je m'ennuyais à Rome !!! J'arrivais de Paris, du centre de la civilisation, et je me trouvais tout d'un coup sevré de musique, de théâtres, de littérature, d'agitations, de tout enfin ce qui compose ma vie. Il ne faut pas s'étonner que la grande ombre de la Rome antique, qui seule poétise la nouvelle, n'ait pas suffi pour me dédommager de tout ce qui me manquait : on se familiarise bien vite avec les objets que l'on a sous les yeux, et ils finissent par ne plus éveiller dans l'âme que des impressions et des idées

ordinaires. Je dois pourtant en excepter le Colisée ; le jour et la nuit, je ne le voyais jamais de sang-froid ; Saint-Pierre me faisait aussi toujours éprouver un frisson d'admiration. C'est si grand, si noble, si beau, si majestueusement calme !!! J'aimais à y passer la journée pendant les intolérables chaleurs de l'été, je portais avec moi un volume de Byron, et m'établissant commodément dans un confessionnal, jouissant d'une fraîche atmosphère, d'un silence religieux interrompu seulement à de longs intervalles par l'harmonieux murmure des deux fontaines de la grande place Saint-Pierre, que des bouffées de vent apportaient jusqu'à mon oreille, je dévorais à loisir cette ardente poésie, je suivais sur les ondes les courses aventureuses du corsaire ; j'adorais profondément le caractère à la fois inexorable et tendre, impitoyable et généreux, composé bizarre de deux sentimens opposés en apparence : la haine de l'espèce et l'amour d'une femme. Parfois quittant mon livre pour réfléchir, je promenaï mes regards autour de moi ; mes yeux attirés par la lumière se levaient vers la sublime coupole de Michel-Ange : quelle brusque transition d'idées !!! des cris de rage des pirates, de leurs orgies sanglantes, je passais tout-à-coup au concert des séraphins, à la paix de la vertu, à la quiétude infinie du ciel.... Puis ma pensée, abaissant son vol, se plaisait à chercher sur le parvis du temple la trace des pas du noble poète.... Il a dû venir contempler le groupe de Canova, me disais-je, ses pieds ont foulé ce marbre, ses mains se sont promenées sur le contour de ce bronze, il a respiré cet air, les échos ont répété ses paroles.—Paroles de tendresse et d'amour peut-être !... Eh oui ! ne peut-il pas être venu visiter le monument avec son amie madame Guiccioli.... femme admirable et rare dont il a été si complètement compris, si profondément aimé !!! Aimé !... compris !... poète !... libre !... riche ! il a été tout cela lui !... Et le con-

fessionnal retentissait d'un grincement de dents à faire frémir les damnés.

Un jour, en de telles dispositions, je me levai spontanément comme pour prendre ma course, et après quelques pas précipités, m'arrêtant au milieu de l'église, je demeurai silencieux et immobile. Un paysan entra et vint tranquillement baiser l'orteil de saint Pierre.—Heureux bipède, murmurai-je avec amertume, que te manque-t-il? tu crois et espères; ce bronze que tu adores, et dont la main droite tient aujourd'hui, au lieu de foudres, les clefs du paradis, était un Jupiter tonnant, tu l'ignores; point de désenchantement. En sortant, que vas-tu chercher? de l'ombre et du sommeil; les madones des champs te sont ouvertes, tu y trouveras l'un et l'autre. Quelles richesses rêves-tu? la poignée de piastres nécessaire pour acheter un âne ou te marier; tes économies de trois ans y suffiront. Qu'est une femme pour toi? un autre sexe. Que cherches-tu dans l'art? un moyen de matérialiser les objets de ton culte ou de l'exciter au rire et à la danse. A toi la Vierge enluminée de rouge et de vert, c'est la peinture; à toi les marionnettes et polichinelle, c'est le drame; à toi la musette et le tambour de basque, c'est la musique; à moi le désespoir et la haine, car je manque de tout ce que je cherche et n'espère plus l'obtenir.—J'étais bien méchant dans ce moment-là.—Après avoir quelques tems écouté rugir ma tempête intérieure, je m'aperçus que le jour baissait. Le paysan était parti; j'étais seul dans Saint-Pierre... j'étais seul aussi dans le monde... oui, seul; pas un cœur qui réponde au mien!... Je sortis, je rencontrai des peintres allemands qui m'entraînèrent dans une *osteria*, hors des portes de la ville, on nous bûmes je ne sais combien de bouteilles d'orviéto en disant des absurdités, fumant et mangeant crus de petits oiseaux que nous avions achetés d'un chasseur. Ces messieurs trouvaient ce mets sauvage très bon, et je fus bientôt de leur avis, malgré le dégoût que

j'en avais ressenti d'abord. Nous rentrâmes à Rome en chantant des chœurs de Weber, qui nous rappelèrent des jouissances musicales auxquelles il ne fallait pas songer de long-tems... A minuit j'allai au bal de l'ambassadeur; j'y vis une Anglaise belle comme Diane, qu'on me dit avoir cinquante mille livres sterling de rentes, une voix superbe et un admirable talent sur le piano; ce qui me fit grand plaisir, la providence est juste, elle a soin de répartir également ses faveurs! Je rencontrai d'horribles visages de vieilles, les yeux fixés sur une table d'écarté, flamboyans de cupidité. Sorcières de Macbeth!! je vis minauder des coquettes; on me montra deux gracieuses jeunes filles, faisant ce que les mères appellent leur entrée dans le monde; délicates et précieuses que son souffle desséchant aura bientôt flétries. J'en fus ravi. Trois dandys discoururent en grasseant devant moi, sur l'enthousiasme, la poésie, la musique; ils comparèrent ensemble Beethoven et Vaccaï; Shakspeare et M. Ducis; me demandèrent si j'avais lu Goethe, si Faust m'avait amusé, que sais-je encore? mille autres belles choses. Tout cela m'enchantait tellement, que je quittai le salon en souhaitant qu'un aérolithe grand comme une montagne pût tomber sur le palais de l'ambassade et l'écraser avec tout ce qu'il contenait.

En remontant l'escalier de la Trinità del Monte pour rentrer à l'académie, il fallut dégainer le grand couteau romain. Des malheureux étaient en embuscade sur la plate-forme pour demander aux passans la bourse ou la vie, mais nous étions deux et ils n'étaient que trois; le craquement de nos couteaux que nous ouvrîmes avec bruit suffit pour les rendre momentanément à la vertu.

Voilà, avec la chasse et le jeu du disque, le gracieux cercle d'actions et d'idées dans lequel je tournais incessamment pendant mon séjour à Rome. Qu'on y joigne l'influence accablante du sirocco, le besoin sans cesse renaissant de musique, des sou-

venirs déchirans, des craintes sur mon avenir d'artiste, un ancien amour que le tems m'avait rivé au cœur, et l'on comprendra ce que pouvait avoir d'intensité le spleen qui me dévorait. J'étais méchant comme un dogue à la chaîne. Toutefois, j'étais encore capable de quelque bonne action : comme je ne suis pas modeste, je vais en raconter une.

Un de mes amis, G***, peintre de talent, avait inspiré un sentiment profond à une jeune paysanne d'Albano, nommé Vincenza, qui venait quelquefois à Rome offrir pour modèle sa tête virgine aux pinceaux de nos plus habiles dessinateurs. La grâce naïve de cette enfant des montagnes, et l'expression candide de ses traits, l'avaient rendue l'objet d'une espèce de culte que lui rendaient les peintres, et que sa conduite décente et réservée justifiait d'ailleurs complètement.

Depuis le jour où G*** parut prendre plaisir à la voir, Vincenza ne quitta plus Rome; Albano, son beau lac, ses sites ravissans, furent échangés contre une petite chambre sale et obscure qu'elle occupait dans le Transtévère chez la femme d'un artisan dont elle soignait les enfans. Les prétextes ne lui manquaient jamais pour faire de fréquentes visites à l'atelier de son *bello Francese*. Un jour je l'y trouvai : G*** était gravement assis devant son chevalet, le pinceau et la palette à la main; Vincenza, acroupie à ses pieds comme un chien à ceux de son maître, épiait son regard, aspirait sa moindre parole, par intervalles se levait d'un bond, se plaçait en face de G***, le contemplait avec ivresse, et se jetait à son cou en faisant des éclats de rire de convulsionnaire, sans songer le moins du monde à déguiser à mes yeux sa délirante passion. Me montrer ainsi son bonheur, à moi, à moi qui aimais, à moi qui ne reconnaissais dans Vincenza, et à qui ce spectacle faisait sentir plus cruellement que jamais mon isolement fatal ! « Seul ! seul ! me dis-je encore comme dans Saint-Pierre, seul

au monde ; pas un cœur qui réponde au mien ! »

Mes yeux devinrent sanglans, et les muscles de ma poitrine commencèrent à se crispier. Je m'enfuis en blasphémant ; qui m'eût dit alors... que... ? O Dieu ! il y a donc une justice ! — Pendant plusieurs mois, le bonheur de la jeune Albanaise fut sans nuages ; mais la jalousie vint y mettre un terme. On fit concevoir à G*** des doutes sur la fidélité de Vincenza ; dès ce moment il lui ferma sa porte et refusa obstinément de la voir. Vincenza, frappée d'un coup mortel par cette rupture, tomba dans un désespoir effrayant. Elle attendait quelquefois G*** des journées entières sur la promenade de Zincia, où elle espérait le rencontrer, refusait toute consolation, et devenait de plus en plus sinistre dans ses paroles et brusque dans ses manières. J'avais déjà essayé inutilement de lui ramener son inflexible ; quand je la trouvais sur mes pas, noyée de pleurs, le regard morne, je ne pouvais que détourner les yeux et m'éloigner en soupirant. Un jour pourtant je la rencontrai, marchant avec une agitation extraordinaire au bord du Tibre, sur un escarpement élevé qu'on nomme la promenade du Poussin. « Eh bien ! où allez-vous donc, Vincenza ? — Rien. — Vous ne voulez pas répondre ? — Rien. — Vous n'irez pas plus loin, je prévois quelques nouvelles folies ? — Eh ! ne savez-vous pas qu'il ne veut plus me voir, qu'il ne m'aime plus, qu'il croit que je le trompe ? Puis-je vivre après cela ? Je venais me noyer. » Là dessus, elle commença à pousser des cris désespérés ; je la vis quelque tems se rouler à terre, s'arracher les cheveux, s'exhaler en imprécations furieuses contre les auteurs de ses maux ; puis, quand elle fut un peu fatiguée, je lui demandai si elle voulait me promettre de rester tranquille jusqu'au lendemain, m'engageant à faire auprès de G*** une dernière tentative. « Écoutez bien, ma pauvre Vincenza, je le verrai ce soir, je lui dirai tout ce que votre

malheureuse passion et la pitié qu'elle m'inspire me suggéreront pour qu'il vous pardonne. Venez demain matin chez moi, je vous apprendrai le résultat de ma démarche, et ce que vous devez faire pour achever de le fléchir. Si je ne réussis pas, comme il n'y aura effectivement rien de mieux à faire pour vous... le Tibre est toujours là. — Oh! monsieur, vous êtes bon, je ferais ce que vous dites. » Le soir, en effet, je pris G*** en particulier; je lui racontai la scène dont j'avais été témoin, en le suppliant d'accorder à cette malheureuse une entrevue qui, seule, pouvait la sauver. « Prends de nouvelles et sévères informations, lui dis-je en finissant; je parierais mon bras droit que tu la rends victime d'une erreur. D'ailleurs, si toutes mes raisons sont sans force, je puis t'assurer que son désespoir est admirable, et que c'est une des plus dramatiques choses que l'on puisse voir; prends-la comme un objet d'art.

— Allons, mon cher Mercure, tu plaides bien; je me rends, je verrai dans deux heures quelqu'un qui peut me donner de nouvelles clartés sur cette ridicule affaire. Si la clef n'y est pas, c'est que j'aurai acquis la certitude que mes soupçons étaient fondés; alors, je te prie, qu'il n'en soit plus question. Parlons d'autre chose : comment trouves-tu mon nouvel atelier? — Incomparablement mieux que l'ancien, mais la vue en est moins belle; à ta place, j'aurais gardé la mansarde, ne fût-ce que pour distinguer la croix de Saint-Pierre et le tombeau d'Adrien. — Oh! te voilà bien avec tes idées nuageuses... A propos de nuages, laisse-moi allumer mon cigarette... Bon... à présent, bonsoir, je vais à l'enquête; dis à ta protégée ma dernière résolution. Je suis curieux de voir lequel de nous deux est joué. » Le lendemain Vincenza entra de fort bonne heure. Je dormais encore; elle n'osa pas d'abord interrompre mon sommeil; mais bouillant d'impatience, elle saisit une guitare, et me jeta trois accords

qui me réveillèrent. En me retournant dans mon lit, je l'aperçus à mon chevet, mourante d'émotion. Dieu! qu'elle était jolie! l'espoir éclatait sur sa ravissante figure. Malgré la teinte cuivrée de sa peau, je la voyais rougir de passion; tous ses membres frémissaient. « Eh bien! Vincenza, je crois qu'il vous recevra; si la clef est à sa porte, c'est qu'il vous pardonne, et... » La pauvre jeune fille m'interrompit par un cri de joie, se jette sur ma main, la baise avec transport en la couvrant de larmes, gémit, sanglote, et se précipite hors de ma chambre, en m'adressant pour remerciement un divin sourire qui m'illumina comme un rayon des cieux. Quelques heures après, je venais de m'habiller, G*** entre, et me dit d'un air grave : « Tu avais raison, j'ai tout découvert; mais pourquoi n'est-elle pas venue? je l'attendais. — Comment, pas venue? elle est sortie d'ici ce matin à demi folle de l'espoir que je lui donnais; elle a dû être chez toi en cinq minutes. — Je ne l'ai pas vue... et pourtant la clef était bien à ma porte. — Malheur! malheur! j'ai oublié de lui dire que tu avais changé d'atelier; elle sera montée au quatrième, ignorant que tu étais au premier. — Courons. »

Nous nous précipitons à l'étage supérieur de la maison de G***. La porte de la mansarde était fermée; dans le bois était fichée avec force la *spada* d'argent que Vincenza portait dans ses cheveux, et que G*** reconnut avec effroi : elle venait de lui. Nous courons au Transtevere, point; chez elle, point; au Tibre, à la promenade du Poussin, nous demandons à tous les passans, personne ne l'avait vue; enfin, nous entendons des voix et des interpellations violentes.... nous arrivons au lieu de la scène.... Deux bouviers se battaient pour le *fazzoletto* blanc de Vincenza, que la malheureuse Albanaise avait arraché de sa tête et jeté sur le rivage avant de se précipiter.

DES DEMOISELLES,

Paraissant le 15 de chaque mois,

*Avec une gravure, un dessin ou un modèle d'ouvrage de femme.*Prix de l'abonnement : 6 francs par an ;
1 fr. 50 c. en sus p^r les dép^s, et 3 fr. p^r l'étranger.

ARTICLES COMPOSANT LE JOURNAL.

INSTRUCTION. — Histoire, Géographie, Astronomie, Histoire Naturelle, Physique, Chimie, Botanique, Droit, Hygiène.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. — Compte rendu des Ouvrages nouveaux qui peuvent être lus par les jeunes personnes.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Notice sur la Vie et les Ouvrages des Auteurs célèbres, Fragments de ces Ouvrages avec la traduction française en regard.

ÉDUCATION. — Devoirs de Chrétienne, de Fille, de Sœur, d'Épouse et de Mère, enseignés sous la forme de Contes, Nouvelles, Mélanges, Poésie ou Leçons, Préceptes et Exemples de Morale adaptés à toutes les situations de la vie.

REVUE DES THÉÂTRES. — Analyse des Pièces nouvelles que les jeunes personnes peuvent aller voir.

ARTS. — Dessin, Peinture, Musique, Broderie, Tricots, Tapisserie, Modèles de Robes, Bonnets, Ouvrages de fantaisie, etc., etc.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE. — Art culinaire, Soins et Direction d'une Maison.

EPHÉMÉRIDES. — MOSAÏQUE.

On ne souscrit pas pour moins d'une année.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du Journal, boulevard des Italiens, n° 21, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes de France et de l'Étranger.

A ce Numéro sont jointes les planches 1004 et 1005.

Le Journal des Demoiselles est une des plus heureuses publications qui ait paru depuis que la presse gémit sous le poids des journaux qui inondent la France. La constante surveillance apportée au choix de ses articles, en prouvant aux mères avec quelle sécurité elles pouvaient adopter cette lecture pour leurs filles, a établi un succès d'autant plus flatteur pour les éditeurs de ce journal, qu'il est basé sur l'estime publique. Il était difficile de remplir avec avantage un travail où il ne fallait ni futilité, ni exaltation, ni gravité, ni sécheresse, et qui pût satisfaire à la fois la raison des parens, et plaire à l'imagination de leur jeune famille. Ce but semble avoir été atteint heureusement, à en juger par la progression des souscripteurs. Aujourd'hui où huit numéros ont déjà paru, ils trouvent une collection toute complète, et s'étonnent de posséder tant de matériaux et tant de planches pour la modique somme de six francs. L'utilité des gravures, qui représentent à elles seules trois fois la valeur de la souscription, est un attrait qui plaît surtout aux jeunes personnes, en leur offrant des modèles d'ouvrage de la plus parfaite exactitude, et qu'elles pourraient difficilement se procurer en province. La nomenclature des articles et dessins parus dans les huit numéros donnera une idée plus exacte de l'intérêt et du mérite que l'on peut accorder à cet ouvrage.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



1 Chapeau de gros d'orient orné de blonde - 2 Capote de paille anglaise - 3 Capote de crêpe et ruban - 4 Bonnet de blonde - 5 Cravatte de tulle brodée en soie - 6 Sac de cachemire brodé en cordonnnet et or - 7 pelerine de tulle des M^{mes} de M^{lle} Luigne

Journal des Dames Rue du Helder
(chaussée d'Antin)

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 2^e près le passage de l'Opéra
 Chapeau en satin des M^{lles} de M^{lle} Angelle et C^{ie} rue Chausse 15. Redingote
 en Soie de Soie brodé des M^{lles} de M^{lle} Clermont rue du Cloître St. Jacques 10. près
 la rue Mauconseil.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra).
 Costume de Bal.
 Gilet en satin à dessin en Volours des M^{ons} de M^{re} Blanc tailleur Palais Royal 189.
 Coiffe de Cheveux Caricée par M^{re} Halin Palais Royal 67.

